

Psychanalyse et identité sociale

La victoire à la Pyrrhus de l'hystérie ¹

Judith FEHER-GUREWICH, Ph. D.

Résumé

(109) J'aimerais développer l'argument que l'éthique « post-coloniale » qui imprègne aujourd'hui les études féministes et culturelles influencées par le lacanisme est également à l'œuvre dans la psychanalyse américaine contemporaine. Au moment où certains courants avancés de la théorie féministe mettent l'accent sur le pouvoir de la résistance hystérique au point d'en faire un facteur de changement social, les dernières positions de la psychanalyse américaine promeuvent un modèle de *self* qui ne serait plus soumis aux idéaux du système phallogénique. Dans les deux cas, les idées les plus novatrices de la découverte freudienne se trouvent éclipsées, la conséquence en étant un retour inattendu du refoulé. Tandis que le psychanalyste moderne – qui a déclaré l'hystérie obsolète – favorise sans (110) le savoir, à la manière de Monsieur Jourdain, la demande de l'hystérique au détriment de son désir, le théoricien « lacanien » semble promouvoir la structure hystérique comme le nouveau et désirable paradigme de la subjectivité. Ce virage, s'il produit des effets émotionnels, sociaux et culturels, n'en ignore pas moins superbement la fonction de la castration symbolique comme condition de tout échange et créativité.

* * *

En tant que sociologue devenue psychanalyste, j'aimerais d'abord présenter mes condoléances à mes ex-collègues, néo-marxistes ou néo-wébriens par exemple, qui sont maintenant contraints d'avaloir des doses massives de Lacan s'ils veulent rester au niveau des compétences des spécialistes de ce qu'il est convenu de nommer études culturelles et éthique post-coloniale : à savoir, un territoire sans hommes assurément, un territoire de femmes peut-être, en tous les cas un territoire où le sujet n'est plus maître en son logis, où le moi a été désarçonné du ça, et où la catégorie du social que nous aimons tant a été « taguée » de

¹ Traduit de l'anglais (américain) par Miren Arambourou.

signifiants sans signification. Je n'ai pas la nostalgie du passé, ni l'intention de réengluer le sujet dans la croyance que nous, les humains, pouvons être responsables de ce que nous sommes et de ce que nous faisons. Il faut cependant considérer avec beaucoup de circonspection l'idée que la psychanalyse aurait pour fonction d'être un facteur de changement social. A y regarder de plus près, quelques douloureux nœuds borroméens plus loin, qu'est-ce que Lacan a apporté au champ de la théorie sociale qui n'ait pas déjà été dit, en mieux, par Marx, Weber, Durkheim et l'école de Francfort ? Est-il juste d'exporter le Symbolique, l'Imaginaire et le Réel au-delà des frontières de la situation analytique ? Ces concepts sont-ils aptes à décrire les forces à l'œuvre dans le domaine social ? Permettent-ils de dépasser l'antique réduction à la dichotomie entre nature et culture qui torture depuis des siècles les théories de la subjectivité ? La psychanalyse peut-elle vraiment impulser un changement social ou peut-elle seulement expliquer dans l'après-coup comme chaque individu en est venu à être « porté » par une idéologie qui dissimule (dans le meilleur des cas) la division qu'il ou elle doit *endurer* pour survivre en tant que sujet social ? Et puis, à quoi cela nous mène-t-il ? La psychanalyse peut-elle être autre chose qu'une grille (111) de lecture de plus qui aide à distinguer, comme le dit Žižek, les mécanismes cachés qui régulent le visible et le non-visible dans le social ? Après tout, la psychanalyse ne saurait être normative. C'est contraire à l'éthique de la psychanalyse lacanienne de prévoir les conditions idéales, familiales et sociales, qui garantiraient l'acceptation des lois liant un individu à la communauté sociale. En tant que sociologues, il nous reste à nous demander quels phénomènes sociaux se prêtent le mieux à la lecture au travers d'une grille lacanienne. En d'autres mots, quels mécanismes cachés du domaine social, qui échapperaient aux autres modèles de lecture, pourraient être révélés par les intuitions de la psychanalyse lacanienne ?

Que penser de la psychanalyse elle-même comme exemple de ce genre de phénomène social ? La psychanalyse aux Etats-Unis n'est-elle pas un facteur de changement social, un de ceux qui révèle à l'évidence les courants de pensées dominants, à savoir l'éthique de l'ère post-coloniale ? Les outils diagnostiques fournis par la théorie lacanienne ne sont-ils pas particulièrement adaptés à l'exploration des mécanismes cachés ? Je dois cependant préciser que si je dis « psychanalyse aux Etats-Unis » et non « psychanalyse américaine », c'est que le propos que je soutiens tend paradoxalement à faire tenir sous le même chapeau deux types de discours qui peuvent paraître s'exclure mutuellement. J'aimerais étudier d'une part l'influence de la psychanalyse américaine sur l'éthique du sentiment de soi américain et de l'autre la manière dont la psychanalyse lacanienne a été utilisée par les universitaires américains pour révéler les pièges du système phallocratique et repenser les questions d'identité et de différence sexuelles. Du point de vue social, ces deux discours semblent à l'évidence fort peu compatibles. La lecture que Lacan fit de Freud ne tendait-elle pas à prendre le contre-pied du virage de la psychanalyse américaine ? J'aimerais cependant soutenir que la pratique contemporaine de la psychanalyse en Amérique et l'utilisation de la théorie psychanalytique lacanienne à l'Université sont liées par un fil invisible que seule peut mettre à jour une lecture lacanienne : par diverses voies et pour des motifs variés, toutes deux semblent considérer la structure hystérique comme la stratégie la plus adéquate pour combattre les abus du système phallocratique et pour repenser une politique de la différence sexuelle. Je vous (112) propose d'explorer la signification de cette stratégie et ses effets sur ce que je pense pouvoir m'autoriser à nommer l'éthique post-moderne, ou post-coloniale.

Pour venir au cœur de la question, je propose d'abandonner un moment ma position de sociologue et de présenter ces deux pratiques comme s'il s'agissait de deux patients en analyse avec une symptomatologie particulière.

Pour saisir pleinement les symptômes de mon premier patient, la psychanalyse américaine, vous devez d'abord vous mettre en mémoire son histoire. Ce patient, qui a subi, au cours des dernières décennies, plusieurs opérations pour modifier son sexe, a profondément influencé la définition des modèles normatifs aux Etats-Unis. Son but était de proposer des modes de développement humain qui permettent l'adaptation sociale de l'individu. En ce sens mon patient (la psychanalyse américaine) peut être considéré comme l'un des porteurs les plus représentatifs de l'éthique de la société américaine. La psychanalyse affecte et reflète à la fois les façons dont les théories de la subjectivation ont été comprises et promues. Le processus est encore en cours. Mon patient est darwinien à la fois par vocation et dans son mode d'action : ses idéaux normatifs se sont modifiés en s'adaptant aux besoins et aspirations de ses électeurs. Dans les années cinquante, d'abord, à l'ère de l'*Ego Psychology*, il s'est fait le chantre d'un moi fort et autonome, plutôt de genre masculin, prêt à se mettre au service des intérêts de la libre entreprise. Puis, aux environs des années soixante-dix, son identification aux idéaux masculins de l'Occident a commencé à battre de l'aile et il a dû réviser sa conception de la genèse de la subjectivité. Il a remplacé le concept de moi par le concept de soi et s'est libéré – ou plutôt a libéré son soi – des frustrations inhérentes à la différence des sexes jusqu'à parler d'un être humain qui ne serait ni homme ni femme. Il se nomme maintenant lui-même *Self Psychology*. Parvenu à ce point, mon patient s'est tourné vers la dyade mère-enfant et a récusé la dynamique œdipienne comme noyau du développement humain. La « vraie » mère est devenu le scélérat maltraitant et l'enfant, qui n'est plus la proie de fantasmes dictés par les pulsions, est devenu la victime de ces « autres (113) tutélaires » qui ont manqué d'empathie. L'arrivée du mouvement féministe sur la scène psychanalytique dans les années quatre-vingt a produit un nouveau renversement au cours duquel mon patient a subi une opération radicale de changement de sexe. Elle cherche à persuader les deux sexes de se tourner vers une éthique qui donnera la priorité aux valeurs féminines sur les valeurs phallogocratiques. La mère et ses qualités fondamentales que le patriarcat empêchait de s'exprimer, se voient maintenant reconnaître leur vraie place comme source d'inspiration pour les hommes et femmes. Ma patiente croit maintenant dur comme fer que les femmes ne se développent pas de la même façon que les hommes et que la phase phallique, l'envie de pénis et autres fariboles sont des résidus peu ragoûtants d'une ère freudienne aujourd'hui dépassée.

C'est à ce point de son histoire qu'elle se présente dans mon cabinet car, dit-elle, si ses propres patients semble l'aimer beaucoup, elle-même n'est pas sûre d'être une aide pour eux. Je me jette à l'eau ; étant lacanienne, je n'ai plus rien à perdre et je lui suggère qu'elle pourrait avoir jeté le noyau de la psychanalyse avec les eaux sales du patriarcat. Que reste-t-il en effet si l'analyste ne reconnaît plus ce qui constitue pour chacun de nous l'énigme de la vie psychique, la signification de la différence des sexes ? Après tout, le « choix » de notre névrose, comme le dit Freud, n'est-il pas déterminé par des stratégies psychiques conçues pour éviter de se confronter avec cette question excessivement inconfortable ? La psychanalyse n'a-t-elle pas élevé au niveau d'une théorie la stratégie psychique d'Anna O., Elisabeth von R., Dora et la jeune fille homosexuelle qui, chacune à sa façon, ont déclaré, il y a longtemps,

qu'accepter cette division arbitraire entre les sexes entraînant un sacrifice qu'elles n'étaient pas prêtes à consentir ? En lieu et place, elles avaient à leur insu élu la gratification orale comme substitut à la sexualité génitale et la méfiance et le ressentiment en remplacement de la jouissance féminine. Ma patiente a pris au pied de la lettre cette injonction d'éluder la question de la différence des sexes et a fait de la demande hystérique un mouvement psychanalytique. Cette approche est certes gratifiante pour ce qui se donne à voir au niveau social car elle semble se revendiquer de ce que voudrait une femme. En termes lacaniens, cela se traduit par : « Je veux être une femme avec un (114)phallus ou je veux être le phallus de ma mère pour toujours ». Rien d'étonnant à ce que ma patiente soit appréciée et rien d'étonnant non plus à ce que cela ne la mène nulle part. Ce que Lacan, lecteur de Freud, nous a enseigné, c'est que le désir de l'hystérique ne peut être comblé que si elle *n'obtient pas* ce qu'elle veut. Gratifier sa demande est le plus sûr moyen pour qu'elle s'adonne au Prozac. La psychanalyse américaine contemporaine débouche ainsi sur une position qui se trouve être l'envers de ce à quoi elle aspire. Satisfaire la demande du sujet ne fait qu'empêcher encore davantage ma patiente de laisser parler son désir. Si la psychanalyse américaine contemporaine voulait à tout prix sauver les femmes des mauvais traitements misogynes, cela se termine bien mal. Mais laissez-moi vous assurer que « ma patiente ne sait pas ce qu'elle dit quand elle parle ». Telle Monsieur Jourdain, la psychanalyse américaine contemporaine ne sait pas ce qu'elle fait, puisque Freud et Lacan ne font pas partie de leur bibliographie. Ma pauvre patiente ne se doute pas que la politique de l'hystérie avait à ce point influencé ses années de maturité. Pour elle, il y a bien longtemps que l'hystérie a été déclarée obsolète.

Cela ne vaut pas pour ma seconde patiente, le discours universitaire post-moderne. Cette dame n'est pas facile et son analyste a le sentiment de marcher sur des sables quelque peu mouvants. En un clin d'œil, elle a fait le tour de Lacan, qui se trouve nu face à elle, et souvent sur la tête. Cela ne sert pas à grand chose de lui parler d'hystérie car elle a décidé, bien avant d'être contrainte à cette consultation, que l'hystérie était son maître à penser. Les stratégies mises en œuvre par sa sœur Dora pour éviter le conflit de la féminité deviennent la matrice officielle de sa politique sexuelle (voir *Dans le cas de Dora*) et les arguments de Lacan contre le déterminisme biologique la laissent froide car élever la castration au niveau du Symbolique n'enlève rien au fait que les hommes et les femmes continuent à être divisés entre « ceux qui en ont » et « ceux qui n'en ont pas ». Pour ma patiente, cette division entre les sexes est un arrangement arbitraire conçu pour servir les intérêts du système phallogratique. C'est précisément cette division qu'elle désire subvertir, et grâce au travail en profondeur de Lacan, elle se trouve mieux équipée que la pauvre Dora pour se faire entendre. La résistance hystérique a fini par trouver une (115) légitimation dans le discours social. Elle refuse de se soumettre à aucune définition de la féminité qui soit dictée par le système phallogratique. Elle défait systématiquement les coutures qui rapprochent et unissent les mascarades masculines et féminines, elle encourage vivement à parodier les rôles de genres et caricaturer les pratiques sociales qui entérinent la division entre les sexes. Elle donne sa voix à ces courants féministes qui espèrent échapper aux chaînes d'un discours imposé par « la loi du père ». Elle rompt les barrières entre les disciplines et entraîne dans le mouvement de son défi ceux qui, comme elle, ont été colonisés contre leur gré par le « primat du phallus ».

Ma patiente m'a mise dans une situation impossible. En tant que femme, en tant

que sociologue, en tant que féministe, en tant qu'être humain, et même en tant que lacanienne, je ne puis que reconnaître que ses efforts sont une des conditions nécessaires du changement social. Que plus d'une imposture a été par elle mise à jour. Qu'au contraire des nombreuses hystériques douloureuses des siècles passés qui n'avaient pour forum que leur seul corps, elle a su porter sur l'agora son refus d'accepter une fonction sociale qu'elle n'a pas choisie. Tout ce que je puis dire – de ma place d'analyste à qui l'on n'a rien demandé – est qu'elle a quelque peu distordu la fonction que je professe. La psychanalyse n'est ni la gardienne des valeurs familiales, ni l'architecte du contrat social. La suprématie phallogratique ne peut être combattue avec les armes de la psychanalyse, car la psychanalyse ne peut rien faire de plus ou de moins que de donner accès aux processus qui nous amènent à croire que la castration pourrait être défaire par le pouvoir de la résistance psychique. Alors que la castration ne peut jamais être défaire pour ceux qui ont eu la chance d'échapper au désespoir inhumain de la psychose. Cette nécessaire aliénation qui consiste à être déchiré entre le script trompeur de notre existence quotidienne et la *Realpolitik* des besoins infantiles ne saurait être retournée par le programme post-colonial, du moins si nous voulons prendre au sérieux ce que Freud et Lacan ont montré comme étant la condition de l'existence des humains en société. Briser les fantasmes qui ont soutenu le déni de cette déchirure procure, bien plus, un sentiment inespéré de liberté ; la cure psychanalytique en apporte la preuve chaque (116)jour. Tandis que l'expérience analytique de la rencontre des signifiants refoulés qui bordent le "roc de la castration" demeure inatteignable par la mise à nu sociale. Ce n'est pas dans le rassemblement que nous pouvons chercher les origines de notre commune aliénation.

En sommes-nous donc au point de dire que la psychanalyse n'a rien à gagner à se mêler de l'éthique du changement social ? Pas tout à fait. D'abord, nous ne pouvons faire tourner la pendule à l'envers. La psychanalyse est maintenant inscrite dans le tissu social et, en tant que telle, elle produit un discours empreint d'une idéologie à la fois productive et trompeuse. Détecter les pièges de ce discours et ne pas cesser d'opposer la vraie fonction de la psychanalyse aux théories de la subjectivité qu'elle inspire peut finir par mettre à jour la nature asymptotique de ce qui les unit. Les sociologues et les analystes devraient, chacun pour sa part, prendre en compte cette courbe asymptotique qui à la fois relie et sépare le domaine social et la pratique psychanalytique, en gardant à l'esprit que la distance qui demeure infranchissable pourrait bien être la même que celle qui représente ce que Lacan appelait l'asymétrie entre les sexes.